

## SOMMAIRE

Présentation : l'économisme historien	3
Le roi dépensier. Le don, la contrainte et l'origine du système financier de la Monarchie française d'Ancien Régime Alain GUERY	7
Comment on écrit l'histoire du marché : une critique de BRAUDEL (fin) Alain CAILLE	47
La genèse économique de l'État selon WALLERSTEIN Ahmet INSEL	81
L'imaginaire du féodalisme et l'échange marchand Eddie CONTREMOULIN et Didier LEGALL	91
Le voile et le viol ou « Messieurs AGLIETTA et ORLEAN bouleversent la science » Serge LATOUCHE	98

Activités – Débats – Correspondance

Débat : Marché et (ou) marché généralisé	111
Correspondance avec Jean-Pierre Voyer	117

Ce fichier constitue la version numérique du *Bulletin du MAUSS* n° 5.  
Numérisation réalisée en 2013 par INGED, L'Ingénierie éditoriale,  
76840 Hénouville, avec le concours du Centre national du Livre (CNL).  
ISBN numérique: 978-2-914819-45-5



Édition originale: 1er trimestre 1983  
Dépôt légal : N° 48 612  
N° d'inscription à la commission paritaire: 64 558  
ISSN: 0294-4278

## L'ÉCONOMISME HISTORIEN

Titre un peu ambitieux pour un numéro qui s'est composé tout seul, sans projet clairement défini et au hasard des contributions reçues. Il ne trouve que celles-ci convergent vers un même thème, celui de la critique de l'économisme en histoire, et conférant à cette livraison une apparence d'unité inespérée. Mais il est clair qu'il ne peut s'agir ici que du débroussaillage d'un territoire énorme. Malgré un renouveau d'intérêt récent pour l'histoire proprement politique, il est permis de se demander, en effet, si la condamnation de l'histoire événementielle et l'attention massive portée aux structures et au long terme, notamment par l'école des Annales, n'ont pas fait basculer nombre d'historiens dans un évolutionnisme économique diffus et aussi dominant que peu interrogé. Marxisme discret aidant, les structures se réduisent aux structures économiques et le long terme à celui des flux de marchandises et de capitaux. Le « reste », le politique, la culture, le mouvement de la « civilisation » est perçu plus ou moins explicitement comme une sorte d'épiphénomène d'une dynamique économique supposée autonome et autoentretenu. À moins qu'il n'apparaisse sous la rubrique d'une histoire des mentalités dont l'articulation au rapport social d'ensemble reste largement énigmatique.

Mais là où l'histoire des idées et des représentations ne marque que les ruptures et les mutations, l'histoire économique (et économiste) ne veut voir que les continuités, ces continuités qui traduisent l'éternité du conflit économique entre des classes sociales elles-mêmes définies en termes presque exclusivement économiques. Ainsi en va-t-il par exemple des interprétations classiques de la Révolution Française dont François Furet (in « Penser la Révolution Française », NRF) montre magistralement comment toutes contribuent à une méconnaissance de sa singularité historique et de sa dimension d'émergence. Quelle rupture y aurait lieu en effet d'interroger si tout se joue entre des classes dont les intérêts économiques sont déjà parfaitement définie préalablement et en

dehors du processus révolutionnaire lui-même ? L'évènement se réduit à un simple effet de la structure.

L'aliment principal de cet évolutionnaire économiste est sans doute la croyance en l'éternité de l'économique. Les économistes, en dehors de la définition purement formaliste qu'ils donnent du comportement économique (assimilé au comportement de choix) ne savent plus trop ce qu'il faut entendre par ce terme d'économie. Les historiens, eux, croient le savoir. Et, d'ailleurs, ne constatent-ils pas, depuis de nombreux siècles et partout dans le monde, des fluctuations de prix, des mouvements de marchandises et de capitaux ? La réalité de l'économique elle est bien là, dans ces flux multiples et entrecroisés dont le lieu privilégié et le commun dénominateur est le marché, omniprésent, au moins dans les grandes civilisations, depuis des temps immémoriaux.

C'est ce thème central de la quasi éternité du marché et de son rôle hégémonique dans les sociétés prémodernes qu'Alain Caillé met en doute dans sa critique de F. Braudel, amorcée donc le numéro 3-4 du Bulletin et qui s'achève ici. On trouvera également dans ce numéro le compte rendu d'une discussion menée au sein du MAUSS à l'occasion de ce texte et dont l'enjeu central est probablement le suivant : Convient-il de réserver l'emploi du terme de marché à la seule modernité (à supposer qu'on sache quand elle démarre) ou bien le terme a-t-il une portée universelle, quitte à distinguer le marché du marché généralisé ?

Alain Guéry pour sa part, dans un travail novateur et prometteur, applique à l'histoire européenne un questionnement issu de l'Essai sur le Don. Ces sociétés « archaïques » dont parle M. Mauss et où les échanges s'opèrent sous la forme du Don sont moins éloignées de nous dans le temps qu'on ne l'imagine. Comme les chefs sauvages le monarque médiéval, montre A. Guéry, est encore imaginé comme le donneur par excellence, de même qu'il ne prend rien à ses vassaux mais en reçoit des cadeaux. D'où l'importance du principe du consentement à l'impôt. La transformation du « don » en un impôt obligatoire, systématique et comptabilisé constitue certainement une des clés essentielles de la genèse des États modernes. C'est encore d'imaginaire que

traite la note inspirée à Eddie Contremoulin et Didier LeGall par la lecture des « Trois Ordres, ou l'Imaginaire du Féodalisme » de G. Duby. N'est ce pas au fond, suggèrent-ils, parce que l'imaginaire tripartite de la féodalité (qui distingue les Orantes des Bellatores et Laborantes) ne laisse aucune place aux marchands que ceux-ci peuvent se développer dans le réel ? La question peut surprendre. Mais, contre-exemple, n'est-ce pas parce que le système des castes, au contraire, attribue une identité imaginaire explicite aux marchands que ceux-ci, aussi riches qu'ils soient susceptibles de devenir, ne peuvent jamais prétendre à être autre chose que ce qu'ils sont, et notamment pas à se substituer aux groupes moins impures des brahmanes et des kahatryas ?

Retour à la critique avec l'article d'Ahmet Insel sur des textes récents d'I. Wallerstein qu'on croirait écrits pour illustrer ce qu'on pointait en commençant comme un économisme historien. L. Wallerstein (très proche d'inspiration, on le sait, de F. Braudel) tenté en effet de rendre compte de la naissance des États modernes en les rabattant, dans la plus pure tradition du marxisme instrumental-expressif, sur leur rôle de moyens que se donnent les bourgeoisies nationales en voie de constitution. Plus précisément, leur genèse et leur évolution seraient tout entières commandées par les nécessités de « l'économie-monde », bien en place dès le XVIe siècle. Toujours la structure et l'économie. Mais comment comprendre alors, demande A. Insel, que dans nombre des cas patents (ceux notamment du Proche Orient), loin que l'État moderne procède de l'Economie, ce soit au contraire l'État traditionnel et patrimonial qui, pour se pérenniser en se modernisant, doit s'inventer de toutes pièces une « économie » inexistante avec un succès d'ailleurs fort relatif ?

La critique ne redouble avec la longue note de Serge Latouche consacrée au livre de MM. M. Aglietta et A. Orlean, économistes d'inspiration marxiste qui s'appuient sur René Girard pour nier l'économicité de la monnaie et l'interpréter comme moyen proprement social de canaliser (tant que les choses vont à peu près bien) la violente mimétique, critique, donc, des analyses économique de

la monnaie, S. Latouche critique les critiques en leur reprochant des amalgames douteux entre Marx et Girard et l'appui presque exclusif pris sur de dernier, au prix de la méconnaissance de la plus grande part de la littérature anthropologique sur le sujet.

Enfin, l'esquisse de la critique de l'économisme historien rebondit avec la correspondance adressée au MAUSS par Jean Pierre -Voyer. Pour lui il ne suffit pas de critiquer l'économisme des discours, ni même de recolorer le caractère idéologique, voire religieux, de l'économie. Plus radicalement, il convient de poser la question : Et si l'économie n'existait tout simplement pas. Débat à suivre.

A. C.